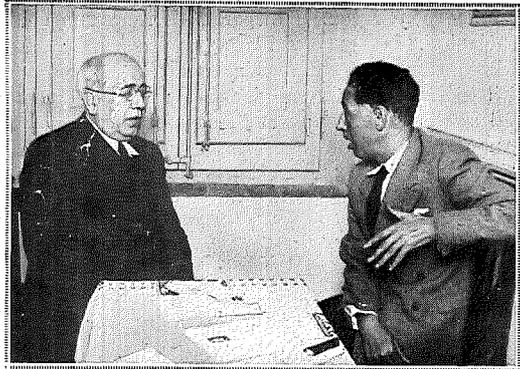


## LES TROUBLES D'ESPAGNE

L'Espagne a été, à la fin de la semaine dernière, le théâtre des troubles les plus graves qui aient éclaté dans la Péninsule depuis l'établissement de la République. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus longuement lorsque nous serons parvenues les images de ces événements dramatiques. En effet, à l'heure où nous mettons sous presse, la frontière espagnole ayant été fermée, il n'est encore arrivé à Paris que de rares documents de dernière heure — tel celui que nous reproduisons ci-contre — et les photographies, représentant des scènes d'émeute ou des charges de police, que les agences ont pu transmettre sont relatives à des incidents antérieurs, qui ont, hélas ! été fréquents. Nous nous bornerons donc pour aujourd'hui à relater succinctement les faits.

Le 1<sup>er</sup> octobre avait lieu la rentrée des Cortès. On s'attendait à ce que le cabinet Samper n'y survécût pas. Attaqué par les gauches, qui lui reprochaient ses complaisances pour la droite, abandonné par la droite elle-même, désireuse de participer au pouvoir, il a, effectivement, démissionné, sans attendre un vote de défiance, aussitôt après le discours nettement hostile que prononça M. Gil Robles, le chef de la coalition connue sous le nom de « Confédération espagnole des droites autonomes ». Le président de la République, M. Alcalá Zamora, confiait alors le soin de former le nouveau ministère à M. Lerroux, le leader radical, qui mettait sur pied la combinaison la plus à droite que la jeune république ait jamais connue. La majorité parlementaire, si profondément modifiée depuis les élections ultra-modérées de novembre-décembre 1933, lui était assurée, mais il fallait redouter que les gauches, qui ont constitué un front commun des socialistes, des communistes et des syndicalistes révolutionnaires, ne réagissent par le seul moyen qui leur restait : le recours à la violence.

C'est ce qui s'est produit. La grève générale a été décrétée, notamment à Madrid, à Barcelone et dans quelques autres grands centres, donnant lieu à des échauffourées nombreuses. Le gouvernement, qui avait pris toutes ses précautions pour

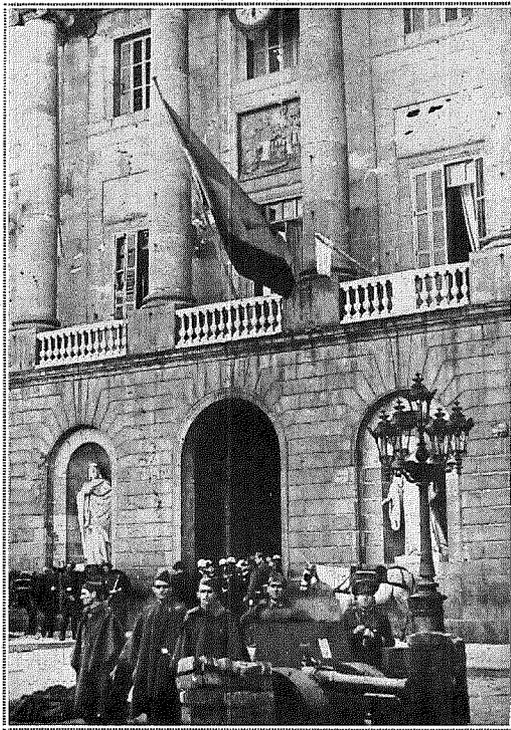


MM. Azana et Companys. — Phot. Fulgur.

une répression impitoyable, a proclamé l'état de siège, et les collisions avec la police et l'armée ont fait des morts et des blessés dont le bilan exact n'a pas encore été établi.

Mais cette effervescence allait déclencher des répercussions singulièrement plus menaçantes pour le régime lui-même. A Barcelone, le président de la Généralité, M. Companys, jugeant le moment venu pour faire triompher le séparatisme catalan, rompait avec Madrid et proclamait l'état catalan libre dans le cadre de la République fédérale espagnole. Il appelait en même temps aux armes tous les citoyens, pour faire triompher la cause de l'autonomie. Mais le général Batet, commandant les troupes de la province, refusa de se joindre au mouvement, et il fit ouvrir le feu sur le palais de la Généralité. Après une nuit tragique de bombardement — celle du 6 au 7 octobre — le président Companys dut capituler et il a été fait prisonnier ainsi que la plupart de ceux qui l'avaient aidé dans sa tentative insurrectionnelle. Toutefois, M. Azana, ancien président du Conseil, lui aussi compromis, a réussi à s'enfuir.

Au début de cette semaine, la situation demeurait toujours inquiétante. La tentative séparatiste de la Catalogne avait été déjouée, mais les extrémistes anarchistes n'avaient pas désarmé. A Madrid, les fusillades continuaient par intermittence et le ravitaillement de la capitale était rendu fort difficile. Dans les Asturies, les mineurs révoltés menaient une guérilla sanglante. On se battait aussi dans les provinces basques et des désordres étaient signalés dans plusieurs autres endroits, notamment en Andalousie. C'est malheureusement par centaines que doivent se



La mairie de Barcelone arborant le drapeau blanc après le bombardement. — Phot. Nyr.

compter les victimes. Le gouvernement, malgré tout, estimait qu'il s'était rendu maître de l'agitation et qu'il n'avait plus à redouter que des convulsions spasmodiques. Ce qui est certain, c'est que l'autorité est passée aux mains de l'armée : le général Franco, à Madrid, le général Batet, à Barcelone, et le général Lopez Ochoa, dans les Asturies, sont les remparts de l'ordre. Rien ne permet de soupçonner leur loyalisme. Mais l'Espagne est le pays des pronunciamientos, et c'est dans des circonstances semblables que sombra, en 1874, la première république.

## POLITIQUE ET DIPLOMATIE

## LA CLÔTURE DE LA SESSION GENEVOISE

La XV<sup>e</sup> assemblée de la Société des Nations, qui s'était ouverte à Genève le 10 septembre, a clôturé ses travaux le 27, après avoir voté à l'unanimité deux nouvelles admissions : celles de l'Afghanistan et de l'Equateur, ce qui porte à 60 le nombre des membres de la Société. Une commission spéciale a été chargée de rédiger ses recommandations pour le règlement du conflit du Chaco entre la Bolivie et le Paraguay, et elle dispose pour cela d'un délai de six mois. En ce qui concerne la question de la Sarre, le Conseil de la Société doit tenir, le 15 novembre, une session extraordinaire pour examiner l'aide-mémoire français du 31 août. En marge de ces actes officiels, les représentants de la France, de l'Angleterre et de l'Italie ont renouvelé leur déclaration commune du 17 février dernier sur « la nécessité de maintenir l'indépendance et l'intégrité de l'Autriche, conformément aux traités en vigueur ». Enfin, il convient d'enregistrer la réunion qui a eu lieu les 24 et 25 septembre entre les représentants des six Etats de l'Europe



L'arrivée à Rome, à l'aérodrome militaire de Centocelle-Sud, de l'escadrille de chasse française. Au second plan, à gauche, le général Liotta ; puis, au premier plan, le colonel Longo, attaché du ministère de l'Air italien, le général Valle, le commandant Weiser, chef de l'escadrille. En civil, au second plan, M. de Chambrun.

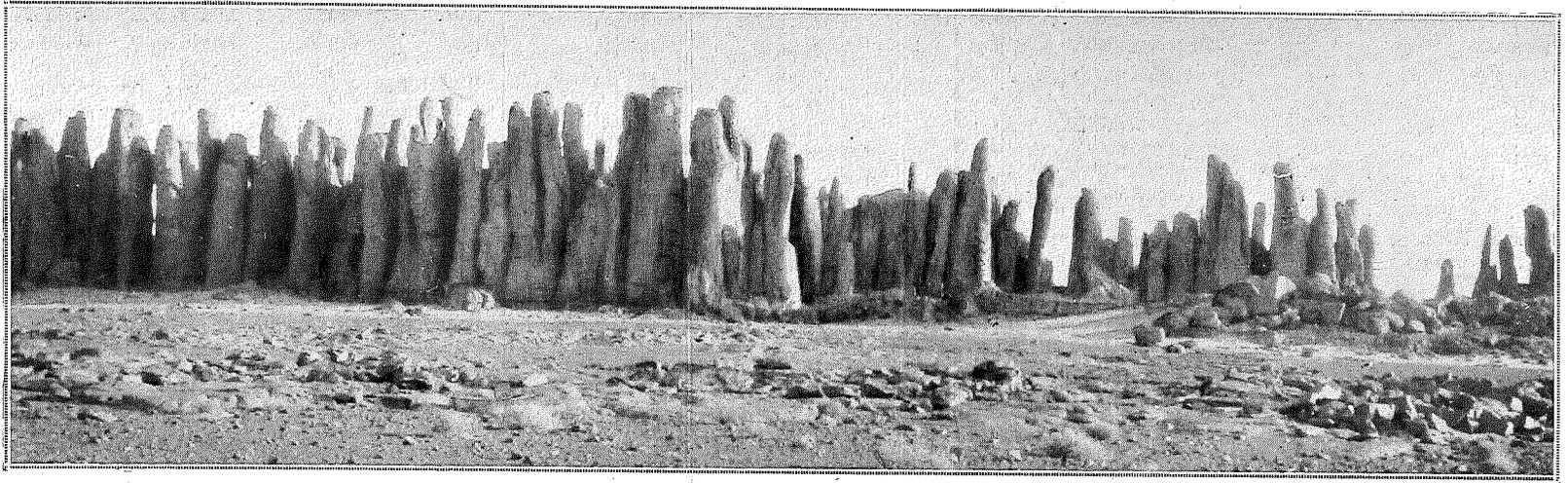
occidentale restés fidèles à l'étalon-or : la France, les Pays-Bas, le Luxembourg, la Belgique, l'Italie et la Suisse, qui ont constitué une commission permanente pour élargir leur collaboration dans le domaine financier et économique.

## LA DÉMISSION DE M. TITULESCO

C'est avec un vif étonnement que l'on a appris, le 1<sup>er</sup> octobre, la démission de M. Titulesco comme ministre des Affaires étrangères et délégué permanent de la Roumanie à la Société des Nations. Elle était suivie, d'ailleurs, presque aussitôt de la démission collective du cabinet, mais le roi confiait à nouveau à M. Tataresco le soin de reformer le ministère, ce qui fut fait dans les vingt-quatre heures, avec presque tous les mêmes collaborateurs. Toutefois, le portefeuille des Affaires étrangères a été réservé, et de pressantes démarches faites auprès de M. Titulesco pour qu'il accepte de le reprendre. Le ministre, qui se trouvait en Suisse, à Montreux, est rentré à Bucarest pour y prendre contact avec les milieux politiques et le roi. On n'accorde généralement que peu de créance à la raison de santé qu'il avait invoquée. Il est plus probable qu'il s'était senti diminué dans son autorité depuis que M. Tataresco, par ses voyages à Paris et à Belgrade et par ceux qu'il projetait à Prague et à Ankara, semble avoir voulu prendre personnellement en main la direction de la politique extérieure de la Roumanie. Est-ce pour l'orienter dans un sens nouveau ? Des assurances officielles l'ont démenti. Il n'en reste pas moins que M. Titulesco avait été critiqué, en ces derniers temps, pour sa francophilie que certains jugeaient excessive, notamment à l'occasion de l'admission des Soviets à Genève et de la discussion soulevée par la Pologne sur les traités minoritaires. M. Titulesco est l'homme politique roumain qui a le plus grand prestige à l'étranger, et, s'il venait à disparaître, même momentanément, de la scène politique, ce ne pourrait être qu'au préjudice de son pays.

## L'ITALIE ET LA PACIFICATION EUROPÉENNE

M. Mussolini a consacré deux jours, la semaine dernière, à parcourir la province milanaise, visitant surtout les centres industriels et agricoles. A Milan, le 7 octobre, sur la place du Dôme où était massée une foule innombrable, il a prononcé un grand discours, dont toute la partie relative à la politique étrangère a eu un retentissement international. Sans faire, en effet, aucune allusion à la révision des traités, qui était autrefois un de ses thèmes habituels, il y a passé en revue les rapports de l'Italie et de ses voisins. Parlant de la Yougoslavie, il a déploré les polémiques qui continuaient à diviser les deux pays et il a ajouté : « Nous qui nous sentons et qui sommes forts, nous pouvons offrir une dernière fois une possibilité d'entente, pour laquelle il y a des conditions précises. » Jamais encore le Duce n'avait si nettement tendu la main à la Yougoslavie. Non moins significative est sa déclaration constatant, avec une pleine satisfaction, que, depuis un an au moins, les rapports franco-italiens se sont notablement améliorés, pour le bien de l'Europe entière et la cause de la paix. Cette amélioration s'est d'ailleurs traduite par toutes sortes de signes visibles, comme le chaleureux accueil fait aux aviateurs français qui, par la voie des airs, sont allés rendre à leurs camarades italiens la visite faite en juin dernier à Paris par une escadrille que commandait le colonel de Barberino. Tant à Rome, où ils sont restés plusieurs jours, qu'à Milan ils ont été l'objet de démonstrations les plus sympathiques. — R. L.



La « forêt des cyprès de grès », à 80 kilomètres au nord de Djanet.

AU PAYS DES ÉROSIONS MONSTRUEUSES

## LE TASSILI DES AJJER

Dans la partie orientale de notre Sahara, il est une région bien peu connue, si ce n'est de nos méharistes qui y font la police. Jusqu'à ces dernières années, seuls quelques touristes de l'Afrique du Nord, quelques missions de savants, telle que la dernière mission archéologique de MM. les professeurs E.-F. Gautier et Reygasse, ont vu Djanet et ses environs, sans pénétrer cependant très profondément le Tassili même, ce plateau crevassé et déchiqueté, maître du « chaos géologique ».

Entre l'Erg oriental, océan de dunes gigantesques, labyrinthe de sables mortels et dorés, et le Ténéris, *terra incognita* de Duveyrier, pays tebbou encore peu connu sauf des méharistes ajjer et soudanais, se trouve le Tassili n'Ajjer, vaste plateau orienté sensiblement est-ouest. Il est prolongé au sud-ouest et à l'ouest par le massif bien connu du Ahaggar et à l'est il s'éteint vers l'Ansak ou plateau du Manguény, en bordure méridionale du Fezzan.

Ce plateau, le « Mons Gyrgiris » de Ptolémée d'où Ajjer, a une altitude moyenne de 1.200 à 1.500 mètres et une largeur de 100 à 150 kilomètres. Ses points culminants dans le massif volcanique de l'Adrar vont jusqu'à 2.000 et 2.300 mètres (Azéo Settéfen). Formé de grès en général, il est, depuis sa création, en combat perpétuel avec les érosions de toutes sortes qui en ont fait de nos jours la région la plus étrange que l'on puisse voir. Il est entaillé de nombreux oueds dont quelques-uns sont d'importance : l'Imihrou (le lac Mihéro des Romains), le Tarara, l'Ido, le Ti-n-Fokki, du nom d'un marabout qui y vécut et y mourut, le

Tasset, aux inscriptions et aux tombeaux préhistoriques, l'Ararar et son oasis, l'Iherir, aux gorges infernales et aux ruines garamantiques, le Tanget, vrai repaire de brigands, les Idjeriadjeriouen, qui en font un magasin de réserves et un coupe-gorge possible. Tous ces oueds coulent du sud au nord ou du nord au sud, drainant, le jour où Dieu veuille qu'il pleuve, des masses d'eaux qui les rendent de véritables fleuves alpins rapides et dangereux. Ces oueds, desséchés la plupart du temps et que le professeur E.-F. Gautier a étudiés au point de vue géologique, sont fortement encaissés dans la masse du plateau compact et forment de nos jours de véritables cañons du Colorado, moins gigantesques il est vrai, mais cependant encore impressionnants.

Le Tanget — par exemple — d'une longueur en montagne de 100 à 120 kilomètres, est une véritable prison dangereuse pour qui ne le connaît pas. Deux pistes praticables aux mehara y conduisent : son embouchure même en bordure nord du Tassili, à l'est de Fort-Polignac, et une piste tortueuse et scabreuse partant de Tarat. A part ces deux chemins d'accès, nul ne peut entrer dans le Tanget avec des animaux chargés. Cet oued sinueux et à fond rocaillieux a des rives d'une hauteur moyenne de 150 à 210 mètres; sa largeur à certains endroits n'a que 30 mètres et à d'autres il s'étale en « maader » de 100 à 200 mètres; ses affluents ne sont, pour la plupart, que des torrents rapides, lui apportant le drainage du plateau par des cascades pittoresques. Le Tanget n'est qu'un exemple. L'Iherir, affluent du « roi » Imihrou, est un autre oued-cañon enfoncé dans le Tassili d'une profondeur qui varie de 150 à 300 mètres.

Tous ces oueds possèdent une végétation saharienne plus ou moins riche. Certains ont un lit

partiel de dalles gréseuses ou cristallines entre lesquelles pousse le vénéneux laurier-rose; d'autres ont des palmiers et des palmeraies en rapport à proximité de nappes souterraines aqueuses permanentes : tels sont Djanet, la perle des Ajjer, aux trois villages, aux 30.000 palmiers, aux jardins verdoyants, aux sources toujours vivantes; Ararar, où poussent 14.000 dattiers, des vignes et des figuiers; Iherir, autre centre de culture réputé pour ses figues et raisins secs; Jerrat (Adjouret), au sud de Fort-Polignac. D'autres sont couverts d'épineux (tahla), d'éthel aux feuilles en chenille et de graminées diverses qui sont autant de pâturages pour les troupeaux des Kel Ajjer (1).

Hors ces oueds, le plateau même a des milliers d'aspects.

Tantôt, on traverse des champs de cailloux noirs et brillants comme de l'anthracite. Sous le soleil d'été ardent et implacable, chaque pierre étincelle et semble brûler. Un ravin à peine marqué de dalles luisantes et disjointes serpente et s'enfoncé peu à peu. Il disparaît derrière une colline déchiquetée dont les blocs éboulés lui font, à la base, un rempart. Le ravin, plus loin, devient oued : il s'élargit, s'enfoncé dans la roche éclatée par des soleils millénaires et devient cañon impressionnant à la végétation claire et reposante.

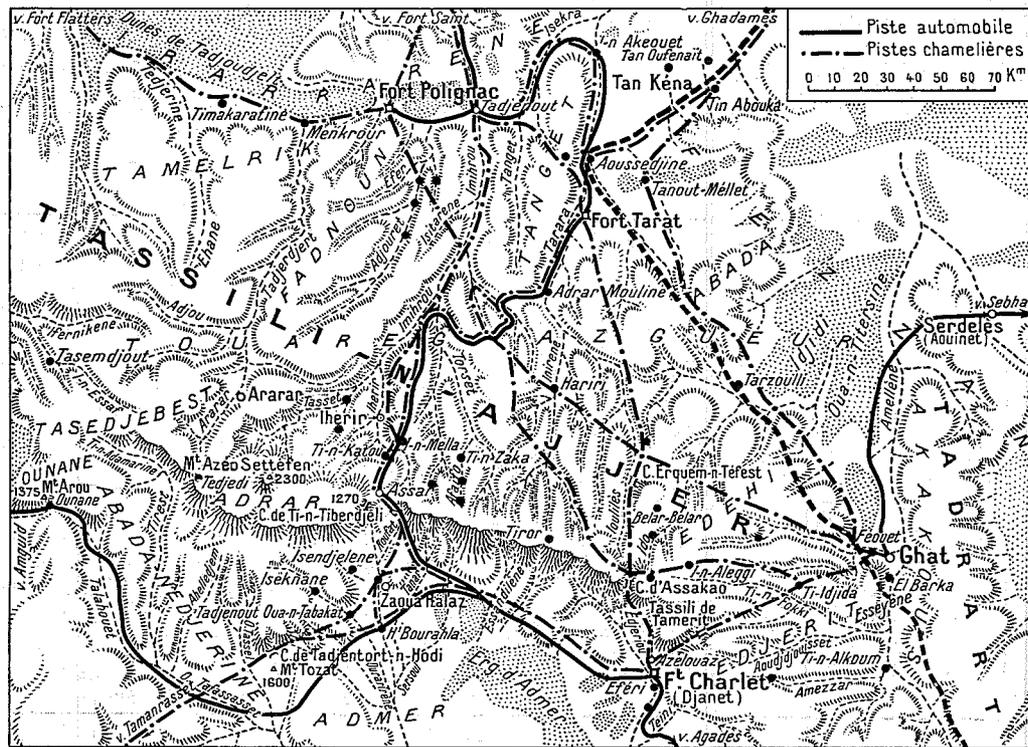
Tantôt, le Tassili n'est pas de ce monde : il fait partie d'une planète inconnue. Les champs de pierres noirâtres ont fait place à la « forêt tassilienne », à cette gigantesque floraison de colonnades aiguës, à ces aiguilles démoniaques qu'on croirait avoir été construites par des géants depuis longtemps disparus. La nature a divagué, l'érosion s'est ri des lois de l'équilibre en façonnant de telles étrangetés pourtant si prenantes.

Colonnes, pics, clochetons, d'églises romanes, arches titaniques, trépiéds hideux, statues difformes d'êtres sans nom — tout ce que l'imagination débordante d'un romancier peut engendrer de trouble et de monstruosité surhumain est là, immobile, sous le soleil éclatant.

Ce soleil même tue ce qu'il touche de ses rayons : il a racorni jusqu'aux moindres blocs millénaires.

La nuit, sous la lune, toutes ces choses immobiles bougent. L'ombre bleutée de l'astre d'argent ajoute aux mystères des labyrinthes pierreux; la chouette hulule, le chacal pleure, et le vent, souffle léger ou tempête, fait causer ou hurler les colonnes et les aiguilles comme autant de géants squelettiques. Tout vit la nuit. L'étrangeté se double de la demi-obscurité d'une lune mourante.

Puis le Tassili redevient plateau monotone. Il allonge des jours et des jours ses horizons désolés. A peine de légères dénivellations le rident et ajoutent à l'attente déçue... et c'est tout à coup de nouveau le chaos originel, les roches biscornues et torturées, les collines symétriques surmontées des tours de châteaux forts écroulés, les ravins sombres ou verdoyants, toutes les ruines d'immenses cités dont les habitants sont morts depuis des milliers d'années. Places publiques jonchées de blocs carrés éboulés des temples, statues immondes et cubiques, corrodées par le temps, portes sans équilibre, tours branlantes, pylônes, troncs de cônes; toute l'antique civilisation des



Le Tassili des Ajjer et ses pistes.

(1) Habitants du Tassili n'Ajjer.